



HAL
open science

Pour (re)venir à une sociolinguistique du sujet et de la subjectivité

Claudine Moïse

► To cite this version:

Claudine Moïse. Pour (re)venir à une sociolinguistique du sujet et de la subjectivité. Ksenija Léonard et Rose-Marie Volle. Appropriation des langues et subjectivité. Mélanges offerts à Jean-Marie Prieur, Connaissances et savoirs, pp.113-121, 2019. hal-02492321

HAL Id: hal-02492321

<https://hal.science/hal-02492321>

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claudine MOÏSE
Université Grenoble Alpes
Lidilem

Pour (re)venir à une sociolinguistique du sujet et de la subjectivité

Depuis quelques années, la sociolinguistique française s'est diversifiée et complexifiée. Je verrais pour ma part trois mouvements. Le premier revisite la sociolinguistique des contacts de langues en questionnant des concepts clés comme la diglossie et le conflit linguistique et en ouvrant de nouvelles réflexions (Canut, Danos, Him-Aquilli, Panis 2019) liées à la mondialisation, aux rapports de pouvoir et aux idéologies en circulation, dans la perspective de la sociolinguistique critique (Heller 2002). Le second, d'un point de vue plus méthodologique, comme pour revenir aux origines de la discipline¹ (Marcellesi et Gardin 1981), s'attache à mettre en perspective l'analyse de discours et les dimensions sociales des pratiques langagières (entre autres, Lagorgette 2012, Moïse, Meunier, Romain [2015] 2019, Rosier 2018). Enfin, de nouveaux terrains d'étude émergent, notamment dans le cadre des recherches doctorales, liés aux changements et intérêts sociaux actuels comme les questions de genre (voir à ce sujet le réseau *Genres, sexualités, langage*²), les perspectives touristiques et commodifiées des pratiques langagières, les échanges numériques des réseaux sociaux, les violences verbales, par exemple. À travers ce paysage renouvelé se voit aussi questionnée parfois la place du sujet en sociolinguistique. Dans ce texte, je voudrais, montrer deux dimensions de la prise en compte du sujet, celle, liée à l'agentivité, qui serait certes une forme d'émancipation positive du sujet agissant mais peut-être une illusion de subjectivité, et de l'autre, et dans les traces de Jean-Marie Prieur, celles qui, dans une perspective critique, repensent l'intersubjectivité par ce qui pourrait être une sociolinguistique du sujet.

1. Un temps du sujet, entre individualisation et subjectivité

1.1. L'individualisation

Le sujet est au centre de notre époque de post-modernité. À partir des années 70, avec l'expression des mouvements d'émancipations ethniques et sociaux (revendications postcoloniales, émancipation féministe, mouvement afro-américain des droits civiques, manifestations pour les langues régionales), le concept d'identité s'est répandu en Sciences Humaines et Sociales dans une interrogation liée à notre modernité (Lévi-Strauss (dir.) 1977) quand la nécessité d'être soi a remplacé les cadres sociaux et étatiques rassurants, porteurs de destins. « Le programme institutionnel » (Dubet 2002) des États-nations a permis pendant longtemps la socialisation des individus et leur ancrage professionnel et familial, jusqu'à ce que les années 60 sonne le temps d'un questionnement ontologique profond et d'un individu libre de ses choix dans une émergence du sujet. L'individu est désormais guidé par « l'idéal de lui-même » (Touraine et Khosrokhavar 2000 : 11) et réinvente la façon d'être acteur social par des engagements militants individualisés, comportements écologiques, engagement décroissant, tourisme solidaire. Aux luttes sociales se substitue l'émergence d'un sujet autonome.

L'individualisme est donc le maître mot de notre époque, non pas seulement au sens d'égotisme et de repli, dans un *Moi* narcissique, tel que pensé dans les années 80, mais

¹ Le colloque organisé en 1978 sur la sociolinguistique, qui sera repris dans les actes du colloque (Gardin et Marcellesi, 1981), aborde les grands champs de la discipline telle que pensée à l'époque : le plurilinguisme et la diglossie, la grammaire et la société (des analyses de la variation), l'analyse de discours, la sociolinguistique et l'école.

² <https://gsl.hypotheses.org>.

« d'individualisation » (Giddens 1994), et de construction de soi dans un *je* décentré, entre force d'émancipation et de réflexivité.

Mais s'il devient libre de ses actions pour se faire sujet, en même temps l'individu peut perdre la maîtrise volontariste de soi, quand le principe de réalité l'entrave, quand les émotions l'empêchent et l'entraînent. Ces fêlures mettent à mal l'injonction dominante de la réussite et de l'épanouissement individuels. Si l'affaiblissement des normes et des contraintes sociales affranchissent et libèrent les individus, elles fragilisent les plus faibles, renvoyés à leur destin. Et paradoxe parfois douloureux, l'individualisation est prise dans cette dualité, création de soi et libre initiative dans une angoisse de liberté. À travers les désarrois existentiels et « la fatigue d'être soi » (Ehrenberg 1998) engendrés par l'injonction parfois impossible de réussir sa vie, nous ne sommes pas tous prêts à nous envisager comme sujet, pour des raisons complexes, familiales, psychologiques, sociales ou politiques.

Face aux questions d'injustice sociale, de lutte des classes, de domination, on voit poindre les paradigmes des « pathologies sociales » de la « reconnaissance », tels que développés par Axel Honneth :

« Une société peut échouer dans le sens le plus global, à savoir dans sa capacité à assurer à ses membres les conditions d'une vie réussie. Je décris comme les pathologies sociales les déficiences sociales au sein d'une société qui ne découlent pas d'une violation des principes de justice communément acceptés mais des atteintes aux conditions sociales de l'autoréalisation individuelle. » (Honneth 2006 : 35)

1.2. L'individuation, la subjectivation et la subjectivité

Or à l'individualisation se rattache aussi la notion d'individuation, processus même qui inscrit le sujet dans une historicité, comme être social et historique donc participant des mouvements et des changements sociaux. L'individuation correspond au passage du sujet comme individu égotique au sujet comme acteur social inscrit dans une histoire. C'est « le travail qui fait que le social devient l'individuel, et que l'individu peut, fragmentairement, indéfiniment, accéder au statut de sujet, qui ne peut être qu'historique, et social (Meschonnic 1982/2009 : 95).

Ce qui nous intéresse ici, au-delà de l'individualisation et de l'individuation c'est la dimension subjective du sujet. Comme la définit Jean-Marie Prieur (2006a : 486) :

« [la notion de subjectivité] recouvre deux des sens (devenus classiques) du mot « sujet » (après Freud et Lacan) 1. sujet de la conscience et de la connaissance, fondement de ses pensées et de ses actions 2. sujet de l'inconscient et du désir, barré et parlé par la langue, assujetti au signifiant. »

À la suite de ces deux acceptions (Prieur 2006b : 115), la subjectivation, qui permet de faire advenir le sujet dans sa dimension subjective, serait selon Michel Foucault (1994 : 297) « la manière dont sont progressivement, réellement, matériellement constitués les sujets, à partir de la multiplicité des corps, des forces, des énergies, des matières, des désirs, des pensées, des pratiques. ». Mais la subjectivation serait aussi, et d'un point de vue de l'inconscient et pour Jacques Lacan, « quand le sujet a dit son désir... » (Milner 1978 : 104-105). Quoi qu'il en soit, la subjectivation est de l'ordre de l'énergie et du désir, qui fait que le sujet se dit dans le discours et par la langue. « La subjectivation est le sujet en plein travail, à l'œuvre dans son discours » (Mouginot 2018 : 113).

Par l'activité narrative comme transfiguration du passé (Ricœur 1990), les histoires individuelles s'organisent, s'agencent et s'imbriquent pour faire sens et désir de soi à soi. Nous sommes permanence et mutation, à devoir nous accepter dans quelque douleur existentielle puisque nous nous échappons nous-mêmes dans l'impression que *je* devient un autre tout en

restant lui-même. Cette instabilité, inquiétante, qui peut faire crise, est pourtant nécessaire à la subjectivation, c'est-à-dire à la mise en désir de soi. De cette façon, la subjectivation peut se nouer dans l'entre plusieurs langues des écrivains (Prieur 2006a), dans les zones frontalières (Moïse 2017), dans les récits de vie, dans les imaginaires linguistiques (Bretegnier 2017), les mises en discours et l'expression des émotions.

Ce travail de subjectivation ne peut se faire sans un rapport à l'altérité dans une intersubjectivité qui affirme la reconnaissance du sujet (Fracchiolla 2013). *Je* n'existe que parce que l'autre me reconnaît dans mon désir. Le sujet naît de sa confrontation à l'altérité dans son hétérogénéité ; la (re)connaissance de soi passe par une indispensable reconnaissance de l'autre différent, processus fondamentalement et ontologiquement nécessaire pour se donner à naître et à être. La réponse au « Qui suis-je ? » s'adresse donc à un autre et se trouve (un peu) par cet autre à un moment situé. Ainsi le processus de subjectivation ne peut advenir qu'en interaction et en langue, relation intersubjective, loin d'un *moi* qui se voudrait construction assurée et figée mais illusoire, loin d'une certitude d'identité homogène.

2. L'agentivité, le sujet et l'illusion de la subjectivité

La place du sujet est sans aucun doute questionnée aujourd'hui en sociolinguistique. Il me semble que la question de l'individualisation se joue dans une réflexion autour de l'agentivité. Nous avons montré récemment (Bernard Barbeau et Moïse à paraître) que la sociolinguistique des contacts de langue, celle des minorisations linguistiques, de la diglossie et du conflit linguistique, qui s'est intéressée au sujet social, et qui a tenté de comprendre les forces sociales et linguistiques qui entretiennent ou pas les rapports de domination entre les groupes, cette sociolinguistique a été envisagée d'un point de vue de la dévalorisation de soi (l'auto-odi), du ressentiment ou, à l'opposé de résistance, sans pour autant prendre en compte la dimension individuelle voire subjective des sujets.

Si les phénomènes de domination ou de résistance ont donc bien été explorés d'un point de vue des groupes, notamment à travers le concept de diglossie, aujourd'hui des tentatives sont menées pour revisiter ces rapports de pouvoir à travers notamment la « capacité d'agir » des individus qui propose une vision émancipatrice et valorisante du sujet.

2.1. La capacité d'agir ou l'agentivité

Les analyses diglossiques considèrent le sujet pris dans les rapports de domination, face auxquels une façon de s'en extraire serait d'adopter les comportements et pratiques valorisées et légitimes (Bourdieu 1984). La diglossie serait-elle une vision assez pessimiste du sujet pris dans des formes de déterminisme et de dévalorisation de soi ? Même si les théories de la diglossie ont bien montré aussi les renversements possibles de la domination par des formes de résistance, elles sont largement perçues comme marginales et en tout cas, participant d'un conflit.

« La diglossie conflictuelle jusqu'à aujourd'hui encore, valorise une vision contrastée du sujet, soit responsable de son oppression, soit porté par une franche opposition. S'il est vrai que ces comportements se retrouvent dans les données, ils ont pu être particulièrement aiguisés par les discours politiques-militants-sociolinguistiques de l'époque qui mettaient en avant les luttes politiques frontales dans une perspective marxiste, luttes qui devaient voir l'avènement de l'émancipation contre une aliénation pourfendue. » (Bernard Barbeau et Claudine Moïse 2019)

Ainsi, la capacité d'agir qui rend compte du pouvoir des personnes à pouvoir exercer une action sur leur propre situation et sur les changements sociaux qui les concernent offre une vision optimiste du sujet agissant. Mais ce qui est important dans cette notion, c'est de

concevoir la capacité d'action des individus en lien avec les structures sociales et les conditions sociales d'existence. Si on ne nie pas les forces de domination et de pouvoir qui peuvent entraver les individus, il n'est pas question non plus de considérer ces personnes comme inexorablement empêchés et entravés par les déterminismes qui les dépassent.

« Plutôt que de considérer le sujet comme pris dans les forces de domination et d'aliénation, de volonté et de soumission, il est une façon autre de considérer les mouvements d'émancipation, qui pourraient être aussi le fruit de la capacité d'agir, de faire librement des choix, dans un processus nécessaire de reconnaissance des actions menées ou, pour le dire autrement, la force individuelle d'action est liée « aux conditions sociales d'existence ». » (Cardon, Kergoat et Pfefferkorn 2009 : 15)

2.2. La limite de l'agentivité

L'émancipation de soi et la résistance, qui passent alors par du politique, se font alors en discours, elles sont « puissance d'agir discursive » (Butler 2004 : 201-252), caractérisée par une affirmation de soi, « ego-affirming », liée à l'action, « act-constituting » (Duranti 2007 : 454), l'une et l'autre se jouant en interaction.

« Penser la possibilité d'une *agency* en politique, c'est renoncer à croire qu'on pourrait se situer hors du pouvoir, qu'il faudrait sortir entièrement des rapports de domination pour mettre en œuvre une politique d'émancipation. [...] C'est depuis l'intérieur des mots du pouvoir que l'on peut critiquer la domination dont ils peuvent aussi être porteurs. » (note de l'éditeur, Butler 2004 : 275)

Si la question de l'agentivité peut donc être intéressante pour sortir des visions bourdieusiennes de la reproduction et des déterminismes sociaux, il est important de ne pas se laisser entraîner par les idéologies néolibérales de la performance (Ehrenberg 1991) dans une perspective de profit (Duchêne et Heller 2012, Vernet 2019). En ce sens, nos propres vies seraient à penser comme des entreprises personnelles dont la réussite dépendrait de notre volonté et de notre conscience. La question de l'agentivité, aussi attrayante qu'elle soit pour redonner force à un sujet agissant, sans doute dans une vision optimiste de l'action se doit de tenir compte des situations et de l'historicité des individus. Mais d'une façon comme une autre, cette notion ne considère pas, dans ses fondements, la part de subjectivation du sujet.

Cela n'a rien d'étonnant puisque l'agentivité s'inscrit dans une vision performative des relations et des interactions, en filiation avec les théories pragmatiques, théories qui dès l'origine (Austin 1970) donnent force au langage par une conscience du sujet. Si Austin refuse la distinction entre constatif (un énoncé serait vrai ou faux) et performatif, c'est pour affirmer que tout dans le langage est action. La notion d'intentionnalité³ est au centre de la philosophie analytique du langage (Aucouturier 2013) et relève de l'action, donc du point de vue de l'agent et de sa conscience d'agir. Bien loin donc la prise en compte de la subjectivité du sujet :

« Un point important, pour comprendre Austin, est le fait que la théorie austinienne des actes de parole est éloignée de l'approche émotive, et se veut même en rupture avec elle. L'acte de langage n'est pas descriptif, mais pas non plus « émotif ». Il fait quelque chose avec du langage. Chez Austin, le performatif ne décrit ni un état de choses empirique, ni une prise de position émotive ou psychologique sur un état de choses, ni un effet sur autrui. » (Laugier 2004 : 283)

³ L'intentionnalité n'est pas à considérer comme « le modèle de remplissage d'une visée, mais comme ce qui permet d'explicitier la structure logique et même langagière de l'essentielle fragilité de l'action [cette capacité du dire à échouer à dire ce qu'il veut dire ou à faire ce qu'il veut faire] » (Aucouturier 2014 : 3).

Si aujourd'hui le paradigme de l'agentivité peut revisiter la place du sujet dans les analyses sociolinguistiques, il me semble important de voir aussi comment on peut affirmer la dimension subjective du sujet, si éloigné des théories pragmatiques.

3. Une sociolinguistique du sujet (et des émotions)

Traditionnellement dans notre discipline, et en France plus particulièrement, le sujet est pensé comme sujet énonciatif dans les discours, comme producteur d'identité sociale dans les perspectives de minorisation linguistique, ou comme locuteur dans l'analyse conversationnelle. À l'université Paul-Valéry à Montpellier, il y a plus de 30 ans maintenant, alors que j'étais encore étudiante dans ce diplôme qu'on appelait DEA (Diplôme d'Études Approfondies), et plus tard encore, autour du groupe qu'il avait lancé avec Cécile Canut, le *Lacis, Langues en contact et incidences subjectives*, Jean-Marie Prieur exprimait, creusait et signifiait la subjectivité agissante du sujet. On était ailleurs, plus loin. Saisir la langue, le discours, les pratiques langagières en lien avec les processus de subjectivation (Authier-Revuz 1995, 1998, Prieur 1996, 2001, Tabouret Keller 2000) revenait à les prendre au sérieux et les mettre au centre pour puiser et soutirer ce qui fait sens dans le langage au-delà des apparences :

« Poser la question de la subjectivité c'est simplement rappeler que tout point de vue sur le langage, sur les langues ou sur l'interaction, convoque implicitement ou explicitement des points de vue sur le sujet parlant, le rapport à l'autre, le lien social. [...] Tenter de poser la question de la subjectivité, c'est dans le contexte social, historique, épistémologique actuel, faire acte de résistance. » (Prieur 2001 : 13)

Il me semble donc possible de résister ici pour montrer combien la subjectivité du sujet pourrait être appréhendée à partir de qui serait une sociolinguistique des émotions, non pas celle qui traverserait les discours pathémiques, qui ne sont que mises en scène de soi pour susciter l'émotion de l'allocutaire, mais celle qui s'exprimerait, en suivant les traces de Jean-Marie Prieur, dans l'intimité des discours et de la langue.

3.1. La subjectivation en souffrance émotionnelle

Les réflexions que nous menons sur la violence verbale ont largement montré (Moïse, Schultz, Meunier [2015], 2019), que le processus de montée en tension violente est l'expression d'une subjectivité du sujet, subjectivation en souffrance sans pour autant négliger la part des idéologies en circulation. La réflexion que je mène actuellement avec d'autres collègues sur la haine en discours⁴, nous ramène, par les émotions dites négatives, à l'intime du sujet au plus proche de lui-même. Catégorisée comme sentiment, la haine peut être vue encore plus comme

⁴ Dans le prolongement de toutes ces recherches, autour de l'expression du sujet, et encore dans une perspective de sociolinguistique critique, c'est-à-dire en prenant en compte le rôle des rapports de pouvoir et la force des idéologies inscrites et reproduites en discours, j'ai participé au projet européen H2020, Practicies, *Partnership Against the Radicalization in the Cities* (Responsable Séraphin Alava, Université de Toulouse), en tant que responsable d'un « workpackage » (2016-2018), *The fight against failure and speech against speech*. Dans ce cadre, et suite à toutes les collaborations scientifiques que j'ai menées depuis les années 2000 autour de l'analyse de la violence verbale, j'ai souhaité réunir une vingtaine de sociolinguistes, analystes de discours (enseignant.e.s-chercheur.e.s, post-doctorant.e.s, étudiant.e.s de master), travaillant en France et à l'étranger (Belgique, Québec, Finlande notamment). Nous nous sommes accordés sur une proposition de travail intitulée, *Haine et rupture sociale*. Notre groupe, intitulé *Draine*, s'est donné pour objectif de caractériser la « rhétorique haineuse », s'il en est, en regard d'autres genres discursifs, discours politiques extrêmes, discours complotistes, discours de manipulation et discours de radicalisation, discours d'emprise, en lien avec les idéologies et l'expression subjective du sujet.

une passion, dans la mesure où celui qui l'éprouve la subit et en souffre. Car la haine, comme l'amour, ou tout autre sentiment « éprouvé », ne se maîtrise pas, mais se complaît et se développe dans tout ce qu'elle rapporte d'émotions violentes à celui qui l'éprouve, au point d'en être l'esclave. Dans ce sens, la haine intense est *sacrificielle*, car elle peut pousser le haïsseur à agir jusqu'à sa propre mort. Mais la haine est aussi *tenace*, car elle se nourrit sans fin de ressentiment et de vengeance, alimentés par les circuits de la mémoire et de l'expérience déjà vécue. Enfin, elle se manifeste et existe *sans effort*, car elle serait une construction de soi « contre » (Saltel 2001) et une façon de faire face à ses propres douleurs. Ainsi, étudier la haine en discours, au-delà de la dimension idéologique des rapports de pouvoir qui la motive, c'est comprendre qu'elle prend force au cœur des âmes blessées, « errantes » (Nathan 2017) qui auraient elles-mêmes été meurtries par rejet ou manque de reconnaissance, victimes d'actes jugés injustes. La haine puise donc sa force dans des émotions négatives, la colère face au sentiment d'injustice, le retournement de la honte, le dégoût, la peur phobique (Sibony 1988 : 159), l'inquiétude, l'envie (Schoeck 1995 : 152) et le ressentiment. Ainsi, motivée par des formes de souffrance, la haine, quand elle n'est pas une réponse transitoire à une maltraitance objective, dit une amputation de soi, une faille narcissique (Sibony 1988), empêchements renvoyés sur un Autre stigmatisé, et qui se marquent en discours. La négation et essentialisation de l'autre, l'emploi des actes de condamnation (insultes, menaces, malédiction), la force émotive disent une subjectivation en souffrance. Nous avons analysé ses formes d'expression subjective haineuse à partir de discours homophobes, sexistes, voire de radicalisation. Mais nous l'avons déjà repéré dans le cadre de thérapies sexuelles quand des jeunes gens en prise à des violences verbales extrêmes, haineuses exprimaient leur propre subjectivité, travail de subjectivation en discours (Gamet et Moïse 2010).

3.2. La subjectivation du nouage intime aux langues

Mais la subjectivation sociolinguistique n'est pas celle seulement en discours, elle est celle qui se « noue » dans l'intime des langues. Jean-Marie Prieur a très bien décrit le « nouage » intime à nos langues, notamment en situation de plurilinguisme : « Comment celui qui écrit donne-t-il forme à son désir d'écrire, à partir de sa propre existence et d'un nouage intime à la ou aux langues dans lesquelles il écrit, du jeu de leurs possibilités et de leurs contraintes ? » (Prieur 2006a : 485). La langue nous habite comme nous l'habitons. Elle est notre intimité, modelée de retenues secrètes, puisée au plus loin de l'enfance, en prise de chair et de contacts directs et crus. Notre ou nos langues sont celles des enfances tendresse ou des enfances douleur, empêchées ou perdues qui remontent à fleur de mots au détour de nos propres paroles. J'ai montré récemment comment Primo Levi avait exprimé son nouage à sa langue maternelle dans l'extrême du plurilinguisme d'Auschwitz (Moïse à paraître). Survivre c'était accepter de passer par l'allemand, et en sa langue écrire sur des chiffons, réciter de la poésie, en créer. Pour survivre, pour rester sujet en sa subjectivité, ne pas lâcher un brin d'humanité, il faut chercher les mots, en les apprenant contre un bout de pain, en les récitant, en allant les chercher où ils sont, quitte à ce que le sens échappe.

« Si le camp, espace de langues inhabitables, empêche l'accès au verbe et, par ricochet, nie ceux qui ne peuvent plus être locuteurs et sujets, locu(acteurs), s'il précipite dans un en-dehors de l'humanité, dans la perte et l'anéantissement, survivre demandait d'aller chercher, au-delà de tout, les épiluchures verbales. » (Moïse à paraître)

Cette blessure intime en sa langue, sans être en situation extrême, se retrouve dans les situations d'illégitimité et dit la honte à se dire dans sa langue, à trahir d'où l'on est, d'où l'on parle, à dire d'où l'on est (Boudreau 2014, Eribon 2011). La honte, « portée par l'effet d'humiliation provoqué chez une personne, rend compte d'un décalage avec des normes

sociales attendues vis-à-vis de l'autre, sous le regard de l'autre. Elle exprime chez le sujet visé un sentiment d'infériorité, d'imperfection et provoque un risque d'exclusion, un sentiment de déclassement » (Bernard Barbeau et Moïse à paraître). La honte de la filiation est blessure de l'origine, liée aussi à la classe sociale, souffrance narcissique qui impose le silence, ce que montre aussi avec force, dans un ancrage psychanalytique, Aude Bretegnier (2016) dans les récits de vie d'exilés. La honte produit du silence, silence de la minorisation. Aude Bretegnier (2016) a parlé du silence comme refuge quand l'origine fait honte, comme stratégie de protection, un « refuge », une « bulle de survie », un « silence abri », une « forteresse silence ».

Conclusion

Dans la sociolinguistique qui se dessine aujourd'hui dans toute sa complexité, dans ses croisements entre analyse des rapports de pouvoir, théories de l'argumentation, contacts de langue, il me semble important de saisir, autant qu'on le peut la force agissante du sujet non pas comme acteur social mais comme sujet de désir. Telle que s'est construite la sociolinguistique, que ce soit en Amérique du Nord dans les traces de l'ethnographie de la communication ou en France dans des héritages marxistes, le sujet est avant tout social, pris dans des rapports de domination qui l'aliènent, ou dans des marges d'agentivité. Or le sujet, au-delà d'une conception individualiste, de l'individualisation à l'individuation, est aussi mu par son inconscient qui le donne à être dans toute sa subjectivité, inscrite en discours. Cette œuvre de subjectivation, du sujet en discours, reste un champ encore et encore à explorer même si le chemin a déjà été défriché de-ci de-là, à travers les récits de vie sur le plurilinguisme, les entretiens thérapeutiques, l'expression des émotions par exemple. Mais je souhaite profondément que le travail tout en subtilité de Jean-Marie Prieur puisse encore donner à avancer et à penser, pour une sociolinguistique du sujet.

Bibliographie

- Aucouturier Valérie, 2013, *Elizabeth Anscombe. L'esprit en pratique*, Paris, CNRS Éditions.
- Aucouturier Valérie, 2014, « Vouloir dire et vouloir faire. Des relations entre langage et action », Valérie Aucouturier, « Vouloir dire et vouloir faire », *Methodos* [En ligne], 14 | 2014, mis en ligne le 29 janvier 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/methodos/3780> ; DOI : 10.4000/methodos.3780.
- Austin John Langshaw, 1970, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- Authier Revuz Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Bernard Barbeau Geneviève et Moïse Claudine (à paraître), « Transformation des dynamiques minoritaires, paradigmes sociolinguistiques et émotions », in *Minorisations linguistiques et inégalités sociales*, in *Minorités linguistiques et sociétés / Linguistic Minorities and Society*.
- Boudreau Annette, 2016, *À l'ombre de la langue légitime – l'Acadie dans la francophonie*, Paris, Éditions Garnier.
- Bourdieu Pierre, 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard.
- Bretegnier Aude, 2016, *Imaginaires plurilingues en situations de pluralités linguistiques inégalitaires*, Thèse d'HDR, Université du Maine.
- Butler Judith, 2004, *Le pouvoir des mots : politique du performatif*, Paris, Éditions d'Amsterdam.
- Cardon Philippe, Kergoat Danièle et Pfefferkorn Roland (dir.), 2009, *Chemins de l'émancipation des rapports sociaux de sexe*, Paris, La Dispute.

- Canut Cécile, Danos Félix, Him-Aquilli Manon et Panis Caroline, 2019, *Le langage, une pratique sociale. Éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- Dubet François, 2002, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil.
- Duchêne, Alexandre et Monica Heller, 2012, *Language in Late Capitalism: Pride and Profit*, Londres, Routledge.
- Duranti Alessandro (dir.), 2007, *Key terms in language and culture*, Malden, Blackwell.
- Ehrenberg Alain, 1998, *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.
- Ehrenberg, Alain, 1991, *Le culte de la performance*, Paris, Le Seuil.
- Éribon Didier, 2011, *Retour sur Retour à Reims*, Paris, Éditions Cartouche.
- Frachiolla Béatrice, 2013, *Altérité énonciative et performativité des discours. Pour une sociolinguistique relationnelle*, Thèse d'HDR, université Paris 8 / Montpellier 3.
- Gamet Marie-Laure et Moïse Claudine, 2010, *La violence sexuelle des mineurs, auteurs et victimes. De la parole aux soins*, Paris, Dunod.
- Giddens Antony, 1994, *Les Conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Heller Monica, 2002, *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Paris, Didier.
- Honneth Alex, 2006, *La société du mépris, vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte.
- Laugier Sandra, 2004, « Acte de langage ou pragmatique ? », *Revue de métaphysique et de morale*, Presses universitaires de France, n°42, p. 279-303.
- Lagorgette Dominique, 2012, « La violence des femmes saisie par les mots. Sorcière, Tricoteuse, Vésuvienne, Pétroleuse : un continuum toujours efficace ? », dans Coline Cardi et Geneviève Pruvost, *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, p. 375-387.
- Levi-Strauss Claude (dir.), 1977, *L'identité*, Quadrige, Paris, Presses universitaires de France.
- Marcellesi Jean-Baptiste et Gardin Bernard, 1981, *Sociolinguistique : approches, théories, pratiques*, Paris, Presses universitaires de France.
- Meschonnic Henri, 1997, *De la langue Française. Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette.
- Milner Jean-Claude, 1978, *L'amour de la langue*, Paris, Seuil.
- Moïse Claudine, Meunier Emmanuel et Romain Christina, [2015] 2019, *La violence verbale dans l'espace de travail. Analyses et solutions*, Paris, Bréal.
- Moïse Claudine, 2017, « Les frontières sociolinguistiques du sujet : disons, c'est-à-dire, je veux dire », in Auzanneau Michelle et Greco Luca (dir.), *Dessiner les frontières*, ENS Éditions, p. 156-171.
- Moïse Claudine, à paraître, « Les langues et la mort. *Les Naufragés et les rescapés*. Primo Lévi », Bernard Barbeau Geneviève, Meier Franz, Schwarze Sabine (dir.), *Conflits sur/dans la langue : perspectives linguistiques, argumentatives, discursives*.
- Mouginot Olivier, 2018, *Les ateliers du dire (lectures, écritures, littératures). Enjeux et expériences de la voix en langue(s) étrangère(s)*, Thèse de doctorat, université Sorbonne Nouvelle, Paris 3.
- Nathan Tobie, 2017, *Les âmes errantes*, Paris, L'Iconoclaste.
- Prieur Jean-Marie, 1996, *Le vent traversier*, Presses de l'Université de Montpellier 3.
- Prieur Jean-Marie, 2001 « Qui ? », *Langues en contact et incidences subjectives, Traverses*, n°3, Université Montpellier 3, p. 11-18.
- Prieur Jean-Marie, 2006a, « Des écrivains en contact de langues », *Ela*, n°144, p. 485-492.
- Prieur Jean-Marie, 2006b, « Contact de langues et positions subjectives », *Langage et société*, n°116, p. 111-118.
- Prieur Jean-Marie, 2007, « Linguistique et littérature face à la langue maternelle », *Ela*, n°147, p. 289-296.
- Ricœur Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, Points Essais.
- Rosier Laurence, 2018, *De l'insulte... aux femmes*, Bruxelles, 180° Éditions.

Saltel Philippe, 2001, *Les Philosophes et la haine*, Paris, Ellipses.

Tabouret-Keller Andrée, 2000, « “La conscience détrônée” De Freud à Lacan », *La Maison du langage II*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, p. 59-74.

Schoeck Helmut, 1995, *L’envie. Une histoire du mal*, Paris, Les Belles Lettres.

Sibony Daniel, 1988, *Ecrits sur le racisme*, Paris, Bourgois.

Touraine Alain et Khosrokhavar Farhad, 2000, *La recherche de soi, Dialogue sur le sujet*, Paris, Biblio essais.

Vernet Samuel, 2019, « Promoting the Standard French in French classes at the Univeristé de Moncton : Expressions of linguistic neoliberalism », communication, *Symposium of analysing ideologies, attitudes and power in language contact setting*, Université de Stockholm.